

Quêtes d'indépendance *Les Roseaux sauvages*

Michel Euvrard

Volume 14, numéro 1, hiver–printemps 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33817ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Euvrard, M. (1995). Compte rendu de [Quêtes d'indépendance / *Les Roseaux sauvages*]. *Ciné-Bulles*, 14(1), 30–31.

Quêtes d'indépendance

par Michel Euvrard

Avant d'être présenté en salle, les *Roseaux sauvages* a été le film d'ouverture d'Image et nation gaie et lesbienne qui a eu lieu en novembre dernier. Il fait partie d'une série de neuf téléfilms d'une heure. Tous les garçons et les filles de mon âge, réalisés par, entre autres, Chantal Akerman, Olivier Assayas (*L'Eau froide*), Claire Denis, Jacques Doillon (*Le Jeune Werther*), Cédric Kahn... et dont certains ont également été tournés en version «salle».

Image et nation avait eu la bonne idée de programmer en outre un moyen métrage de Téchiné, *la Matiouette* (1983), dans lequel un homme, jeune, au volant d'une grosse décapotable américaine, s'arrête dans un village du sud-ouest proche de Tarbes. Il entre dans le salon de coiffure, c'est le frère cadet du coiffeur, il n'était pas revenu au village et n'avait pas donné signe de vie depuis dix ans, pendant lesquels la mère, puis le père sont morts, le frère s'est établi, marié. Il se dit satisfait de sa vie, de sa femme, de ses deux enfants, se vante des maîtresses qu'il a dans les fermes; sa femme, présentement à l'hôpital, accouchée d'un troisième enfant prématuré qui ne vivra sans doute pas, c'est cette Matiouette que tous les garçons du village ont fréquentée. «Elle a couché avec moi, s'est retrouvée enceinte, je l'ai épousée.»

Le cadet justifie son départ par le besoin d'échapper à l'étouffement de la vie au village, son silence par le travail... Entre le ressentiment de l'un, la culpabilité et la condescendance de l'autre, pas d'accommodements en vue, le cadet repart.

Ce pathétique petit sketch offre l'épure, le noyau d'une situation-type des films de Téchiné: l'arrivée, ou le retour d'un personnage, souvent un frère ou une sœur, fait monter à la surface et éclater, dans un milieu relativement clos, une violence latente, un malentendu dissimulé, auxquels se superpose souvent l'opposition, mélange d'attraction et de répulsion, entre la province et Paris.

Cette «commande» sur l'adolescence, Téchiné a choisi de la situer dans la période de sa propre adolescence, en 1962, et, comme plusieurs de ses films précédents, dans une petite ville du sud-ouest de la France.

1962, c'est la fin de la guerre d'Algérie: l'O.A.S. (Organisation Armée Secrète des partisans de l'Algérie française) cherche à torpiller par des attentats en Algérie et en métropole les négociations entamées par le gouvernement du général de Gaulle avec le F.L.N. algérien, et fait régner une atmosphère de guerre civile qui commence à toucher les coins les plus reculés de la province.

On assiste au début du film au mariage de Pierre, fils d'agriculteurs, qui fait son service militaire en Algérie; on le voit prendre à part son ancien professeur du lycée, Mme Alvarez (Michèle Moretti), qu'il sait communiste. Il lui explique que s'il se marie, c'est pour améliorer ses chances d'être ramené en France, et lui demande du même souffle de l'aider à désertier, ce qu'elle refuse. Bouleversée, Mme Alvarez quitte la noce, accompagnée par un long panoramique qui, à partir de Pierre, demeuré immobile, embrasse légèrement en contre-bas les groupes d'invités réunis dans la cour de la ferme, qui n'ont pas saisi la scène.

Dans la classe du bac de Mme Alvarez au lycée est arrivée en cours d'année un élève plus âgé; Henri (Frédéric Gorny) est rapatrié d'Algérie, où son père est mort dans un attentat (dont il était peut-être un des auteurs). Il a échoué trois fois au bac, a été renvoyé d'un lycée parisien. Il se prétend — se croit sans doute — revenu de tout, des études, des filles, des garçons, du sexe et de l'amour, de tout sauf de l'Algérie française, et il passe son temps l'oreille collée à son transistor à écouter les informations.

La guerre d'Algérie joue dans les *Roseaux sauvages* le même rôle que les deux loubards évadés de prison et la fille à la décapotable rouge dans *le Lieu du*

crime, ou le retour du frère dans *Ma saison préférée*: elle marque l'irruption d'une violence extérieure, urbaine, politique ou sociale, dans l'univers protégé, stable, paisible en apparence de la province.

Les petites villes et la campagne du sud-ouest — sans doute pour Téchiné le pays d'enfance — c'est une vie tranquille, encadrée par la famille, l'école, l'église, ponctuée par les événements familiaux, premières communions, mariages, décès; ce sont des paysages modérés, des champs, des collines, des arbres, des promenades, une rivière où l'on se baigne...

C'est à cet univers qu'appartiennent les trois autres personnages principaux, élèves comme Henri (mais plus jeunes que lui, 18 ans quand il en a 21) de la classe du bac de Mme Alvarez: la fille de celle-ci, Maité (Élodie Bouchez), François (Gaël Morel) et Serge (Stéphane Rideau), frère cadet de Pierre.

Eux ne se sentent pas directement concernés par la guerre; ils sont très préoccupés d'eux-mêmes, de leurs rapports les uns avec les autres, de ce qu'ils aiment, de qui ils aiment, du sexe et de l'amour... Ils ont quitté l'enfance mais hésitent à entrer dans l'âge adulte. Ancien élève des Jésuites, amoureux de littérature et de cinéma, François se découvre homosexuel après une nuit passée avec Serge et s'accepte, non sans révolte, comme tel. Pour Serge, cet épisode qu'expliquent la privation de femmes et l'exigence du tempérament n'aura au contraire pas de suite; fils de paysans pauvres, n'ayant pas de goût pour les études, Serge souffre de ne pas avoir les mêmes perspectives d'avenir que François ou Maité. Cependant, après la mort de son frère Pierre en Algérie, il semble accepter l'idée de prendre sa place auprès de ses parents (sinon auprès de sa belle-sœur, avec qui il a couché, mais qu'il ne se résoudra pas à épouser). Maité trouve dans son amitié avec François une protection contre le désir des garçons, sans doute contre ses propres désirs, blocage peut-être attribuable à sa mère. C'est en effet en l'absence de celle-ci — en traitement pour dépression nerveuse après la mort de Pierre, dont elle se sent responsable — que Maité perdra sa peur des garçons dans la compagnie d'Henri, le soir où celui-ci la découvre au local du Parti communiste... qu'il se préparait à incendier.

Ainsi, derrière les apparences immuables, sous l'eau qui dort des habitudes provinciales, les mariages, les morts, la préparation des examens, les sorties en groupe, dans la nuit des dortoirs et des villas bourgeoises, l'intrusion de la violence extérieure révèle une violence, des pulsions, de la passion en quête

Coup de cœur: les Roseaux sauvages



Gael Morel et Stéphane Rideau dans *les Roseaux sauvages*

d'un objet et qui se heurte à elle-même, ce que Téchiné appelle «le mensonge des sentiments», et qui est du moins leur bégaiement, leur ambivalence, l'hésitation entre hétéro et homosexualité, sentiment fraternel et désir, ou encore amour maternel ou fraternel et inceste (dans *le Lieu du crime* et *Ma saison préférée*).

Téchiné réussit à restituer l'épaisseur, la texture, la densité des rapports humains parce que, derrière ses jeunes protagonistes et leurs rapports entre eux, il donne une existence forte à des personnages secondaires qui ne sont pourtant présents que pendant une partie du film ou à des événements qui se sont passés avant le début du film, comme le départ du père de Maité ou la mort du père d'Henri ou hors champ comme la mort de Pierre. Le film donne à s'interroger et à rêver, sur Mme Alvarez (interprétée par cette magnifique comédienne trop rarement utilisée au cinéma qu'est Michèle Moretti), sur son remplaçant, M. Morelli (Jacques Nolot), qui a enseigné plusieurs années en Algérie. Celui-ci s'intéresse à Henri et essaie de le faire travailler: on découvre au détour d'un plan qu'il est marié (ou qu'il vit) avec une très jeune Algérienne. Voilà les rares portraits d'enseignants au cinéma qui ne soient pas des caricatures.

Si *les Roseaux sauvages* est un film précisément situé et daté — qui d'ailleurs s'insère tout à fait naturellement dans la filmographie de Téchiné, qui tend à composer un tableau de la France contemporaine depuis les années 30 — Téchiné ne s'y livre cependant pas à une reconstitution maniaque qui monopolise l'attention sur des couleurs, des vêtements, un langage, des musiques «d'époque». Il se contente d'une vraisemblance, et il y est aidé par le lieu, la saison, l'âge des protagonistes. Les phénomènes de mode jouent moins en effet dans une petite ville, au printemps et en été, il y a plus de vélos et de vélomoteurs que de voitures, on s'habille d'un pantalon et d'une chemisette, d'une jupe et d'une blouse, on écoute des chansons américaines (Chubby Checker, Del Shannon, les Beach Boys, les Platters) qui évoquent davantage une époque que précisément l'année 1962.

Si *les Roseaux sauvages* est, par son origine, un film «sur» la jeunesse, alors c'est aussi un film «sur» la province, «sur» la guerre d'Algérie, «sur» l'homosexualité... En réalité, ce n'est pas un film «sur» quoi que ce soit mais, à une échelle modeste, une œuvre véritable qui, à partir de ces éléments-là (et d'autres), recrée d'une manière qui semble organique, la vie... ■

Les Roseaux sauvages

35 mm / coul. / 110 min /
1994 / fict. / France

Réal.: André Téchiné
Scén.: André Téchiné, Gilles Taurand et Olivier Massart
Image: Jeanne Lapoirie
Son: Jean-Paul Mugel
Mus.: Martine Giordano
Prod.: Georges Benayoun -
Ima Films, Alain Sarde -
Les Films Alain Sarde et
Canal Plus
Dist.: France Film
Int.: Élodie Bouchez, Gaël Morel, Stéphane Rideau, Frédéric Grony, Michèle Moretti, Jacques Nolot

«L'adolescence est un âge où l'on est forcément introverti, entre le deuil de l'enfance et la peur de devenir adulte.

«Je suis un peu dans tous les personnages de mes films. J'ai besoin de partager leurs sentiments, de me mettre à leur place (...). Mais ici, c'est évidemment le personnage de François qui m'est le plus proche par le caractère. C'est une sorte d'alter ego, un autre moi-même d'un autre âge, un ancêtre...

«Je ne voulais surtout pas faire une reconstitution maniaque de l'époque, ça ne m'intéressait pas du tout (...). Je voulais être fidèle aux sentiments, aux mensonges des sentiments, au plus près de l'expérience des personnages, car c'est ça qu'il fallait restituer.

«Le cinéma permet de mêler idéalement et concrètement tous les âges de la vie... Je rêve toujours d'un film où j'y parviendrais mais pour l'instant je procède encore par fragments... Peut-être que j'ai simplement fait *les Roseaux sauvages* pour corriger le traitement des jeunes de *Ma saison préférée* que j'avais trop sacrifiés...»
(André Téchiné)